

Polar

# Philippe Paternolli

## Jouer le jeu



Editions du Caïman

Jouer le jeu

## Du même auteur

La percée de Quasdanovitch

*Éd. Itinéraires, 2000*

Mélodies malsaines

*Éd. de la Bastide, 2001*

Alpes noires

*Éd. du Caïman, 2011*

Camarguestan !

*Éd. du Caïman, 2013*

Carré noir sur fond noir

*Éd. du Caïman, 2016*

Arrêtez-moi là

*(avec Annabelle Léna)*

*Éd. du Caïman, 2017*

Et participation aux recueils de nouvelles

Mortelles primaires

*Éd. Arcane 17, 2016*

1917, Octobre rouge

*Éd. Arcane 17, 2017*

50 ans après, des nouvelles de mai 68

*Éd. Du Caïman, 2018*

Philippe Paternolli

# Jouer le jeu

Collection Polars en France

N°26

Éditions du Caïman

# Éditions du Caïman

© 2019, Éditions du Caïman  
36 rue Pierre Blachon 42100 St-Étienne

EAN : 9782919066759

ISSN : 2110-2392

Photo de couverture : © Philippe Paternolli

Conception et réalisation de couverture :  
[niaksniaks.com](http://niaksniaks.com)

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

## Avertissement

Une première version de ce roman a été publiée en 2000 par les *Éditions Itinéraires*, sous le titre *La percée de Quasdanovitch*.

Chose méconnue, mes éditeurs – Luigi Zuccante pour *Itinéraires* et Jean-Louis Nogaro pour le *Caïman* – sont de grands farceurs : ainsi, dans la chronologie de la série « Erno », qui comptera au total sept volumes, *Jouer le jeu* n’occupe pas comme on pourrait le croire le quatrième rang, après *Alpes noires*, *Camargestan* et *Carré noir sur fond noir*, mais le deuxième.

Il n’empêche, malgré leurs facéties éditoriales, je remercie chaleureusement Luigi Zuccante et Jean-Louis Nogaro de leur confiance.

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.

Bonne année !

Kévin vomissait le réveillon du nouvel an qui dégoulinait depuis le centre-ville d'Albi jusqu'à sa cité, quatre tours en périphérie, aussi hautes que celles de la cathédrale dont la brique s'empourprait à moins de deux kilomètres. Quatre tours. Rien à voir avec les cités du « 9.3 » ou celles des quartiers Nord de Marseille que les médias évoquaient sans cesse, à croire que pour eux, il n'y avait de cités qu'en deux endroits en France. Rien à voir peut-être, mais si semblables au fond. On y retrouvait les mêmes ingrédients explosifs de désolation et fatalisme : chômage, précarité, exclusion, racisme, échec scolaire, came, prostitution, trafics, violence, misère sexuelle. Les flics n'y pointaient plus le bout de leur képi. L'organisme HLM n'engageait plus de travaux de rénovation ni même de réparation, un ascenseur sur deux était en panne depuis des mois... Les services de la mairie, les assistantes sociales abandonnaient les habitants à leur sort. Avec l'arrière-pensée qu'en fin de compte, s'ils en étaient là, c'était un peu de leur faute. Plus de commerces, hormis une épicerie de misère. Une école maternelle et primaire, que les gamins auraient pu aimer si elle ne leur avait pas paru tombée d'une autre planète, avec des enseignants qui parlaient la langue de la télé et ignoraient tout de la leur. Une école, lieu de rires et de jeux les premières



années, mais qui devenait, année après année, une cour d'affrontement et de violence.

Bonne année !

Kévin avait fait ses comptes : deux mille sept, deux mille huit, deux mille neuf, deux mille dix, deux mille onze... Cinq années de galère, chômage, petits boulots de merde, combines foireuses... Un quinquennat sans espoir. Et il n'espérait rien des prochaines élections. « Sarko » ou « Flanby » : de beaux discours et *basta* ! Toujours la même chanson, se lamentaient les plus anciens. Non, Kévin n'espérait vraiment rien des prochaines élections. Il s'en battait les couilles, pour tout dire.

Depuis la ville, les klaxons s'en donnaient à cœur joie. Dans la cité, seuls quelques éclats de voix s'échappaient des quatre tours. Ici, tout le monde ou presque savait que l'année nouvelle ressemblerait à l'année écoulée. Aucune chance qu'elle soit meilleure ou pire. Elle serait merdique, simplement merdique. S'inscrirait dans la continuité d'années merdiques et préfigurerait une suite d'années merdiques.

Kévin avait fait ses comptes depuis quelques années. Il décida alors de les régler. Maintenant. Ils aimaient s'amuser en ville ? Il disposait du matériel pour rendre ce nouvel an inoubliable et allait leur mitonner un feu d'artifice comme ils n'en avaient jamais vu.

Deux semaines plus tôt, une info avait circulé : un stock d'extincteurs avait été volé dans un entrepôt de la région. Deux semaines plus tôt, une rumeur avait bruissé dans la cité : la bande à Bachir

Mouarem avait fait le coup. Kévin avait tendu l'oreille. Avait observé. Un soir, il avait repéré un manège pourtant discret dans les sous-sols de la tour C. Bachir avait grandi dans la cité. Kévin y vivait encore. Au milieu de la nuit, Kévin s'était rendu dans les sous-sols désertés. S'était posté devant l'entrée du garage repéré quelques heures plus tôt. En avait forcé l'ouverture sans peine. Bachir aurait dû mettre un cadenas antivol, avait songé Kévin. Même si un cadenas aurait aussitôt alerté l'attention, suscité l'intérêt, la convoitise... Dommage pour Bachir que Kévin les ait vus manigancer. Il avait soulevé la porte du garage et glissé aussitôt dessous un tasseau de bois afin d'empêcher qu'elle ne se referme sur lui en le piégeant à l'intérieur. Il avait allumé son briquet. Ils étaient là : quatre palettes d'extincteurs de quinze kilos. Et sur le mur opposé, des bouteilles de *white-spirit*, des emballages vides de désherbants et de sucre en poudre. Intéressant. Kévin avait observé et compris : la bande à Bachir avait transformé les extincteurs en bombes, les bourrant de désherbants et de sucre. Il tenait là sa chance.

Il avait aussitôt réuni ses quatre potes les plus proches. Tous, comme lui, s'emmerdaient à longueur de journée. Certains, comme lui, traficotaient ici et là. Kévin leur avait proposé de constituer une bande. Une vraie.

— Pour être une vraie bande, il faut être reconnu et pour être reconnu, il faut faire un coup, avait objecté Sam.

— J'ai un plan pour ça. Mais je ne vous dirai rien jusqu'au jour J...

— Bonjour la confiance... avait grimacé Fouad.

— C'est comme ça et pas autrement. Ce n'est pas une question de confiance, c'est une question de survie... De vie ou de mort, si tu préfères.

— C'est chaud là ton truc, Kévin !

— Tu comprendras le jour venu. En attendant, pas un mot à personne. Fermez vos boîtes à bla-bla... Même à vos meufs !

Tous se regardèrent en hochant de la tête. C'était OK comme ça. De toute manière, aucun n'avait de meuf... Même pas Kévin... Mais autant faire comme si...

Ce soir du trente et un décembre deux mille douze, décidé à passer à l'action, Kévin s'assura que les extincteurs étaient toujours en place dans le garage et appela ses potes. C'était le jour J. L'heure H. Tous étaient dispos. Ils rejoignirent Kévin au sous-sol de la tour C. Kévin ouvrit le garage, les fit entrer. Leur exposa son plan. Celui-ci était à leur goût. Spectaculaire à souhait.

Une heure plus tard, les extincteurs et le white-spirit étaient chargés dans cinq voitures brinquebalantes récemment volées. Kévin prit le volant de la voiture de tête et le cortège s'élança à faible allure en direction du centre-ville. Direction le parking « Bondidou ». Le parking, à deux pas de la cathédrale, épousait une déclivité naturelle et s'étageait à ciel ouvert en courbes et contre-courbes sur plusieurs niveaux, le tout enjambé par le viaduc ferroviaire. Tout en bas, c'était le tapin.

Arrivé sur place, Kévin grogna de satisfaction : comme prévu, le parking, gratuit ce jour-là, était plein. Combien cela représentait-il de voitures ? Mille, peut-être ?

Coup d'œil circulaire : personne à l'horizon. Kévin et sa bande étaient seuls au milieu des voitures. Hormis peut-être une ou deux putes sans clients tout en bas. Tant pis pour elles.

Kévin répartit les tâches : quarante extincteurs à déposer sous quarante voitures chacun. En silence et en vitesse. Puis retour aux voitures.

Ils s'exécutèrent en moins d'un quart d'heure. L'enthousiasme donnait des ailes, des muscles et du souffle à ceux qui passaient leur temps à glander et bouffer des saloperies.

Ils laissèrent ensuite les bouteilles de *white-spirit* dévaler les allées en pente du parking, sauf cinq qu'ils déversèrent sur les premières voitures. Puis ils regagnèrent les leurs, garées en surplomb du parking, boulevard Général Sibille. Kévin enflamma une torche, simple chiffon imbibé de *white-spirit* glissé dans une bouteille vide, et la lança vers les voitures qu'ils avaient arrosées juste avant.

Pas le temps d'admirer le spectacle : tous montèrent dans les véhicules et filèrent vers l'ouest, direction Toulouse. Kévin avait donné ses instructions. Ils délaissèrent l'autoroute A68 et ses caméras de surveillance et suivirent la nationale jusqu'à la ville rose. Ensuite, les voitures y seraient abandonnées et chacun se démerderait pour y rester, avec interdiction de revenir à Albi avant le lendemain soir. In-

terdiction d'appeler sur le portable. Et interdiction de jacasser, évidemment.

Au volant de sa voiture pourrie, Kévin jubilait. Ça y était : il était devenu chef de bande. D'une vraie. Ce coup apporterait à Kévin la notoriété indispensable à ses projets

Dans l'immédiat, le seul qui pouvait les contrecarrer, ces projets, c'était Bachir. Kévin devait le faire taire. Le plus tôt serait le mieux. Kévin s'admirait dans le rétroviseur intérieur. Entrait dans la peau de son nouveau personnage. Chef de bande. Il réfléchissait déjà en chef de bande. Décider, agir, se faire respecter. C'était ainsi qu'il allait s'imposer. Il n'avait plus le choix.